(…) « Pour dire tout cela, il avait donc placé ce qu'il y a de plus passager dans ce que notre regard rencontre de plus durable, l'espace et les grands bois. Il est mort à Nogent, sous la brume et sous les arbres, tout près de l'eau. Il avait rapporté de son pays flamand et d'un voyage qu'il fit en Angleterre, l'amour des paysages humides où les couleurs, dans le prisme multiplié des gouttelettes suspendues, prennent leur profondeur réelle et leur éclat. La musique, les arbres, il est là tout entier. L'onde sonore envolée des cordes tendues appartient elle aussi à la vie aérienne, avec la vapeur légère qui met autour des ramures éparses son brouillard azuré, les troncs grêles qui s'espacent ou s'assemblent par bouquets près du bord des futaies profondes, les percées lumineuses sur les lointains et le ciel. Elle ne trouble pas, elle accroît plutôt le silence. À peine s'il nous en arrive comme un écho chuchoté. On voit bien les doigts errer sur les cordes, les rires, les propos échangés se devinent aux bustes qui se penchent ou se renversent, aux coup d'éventails sur les mains, - les acteurs du drame charmant sont éloignés de leur peintre et dispersés au fond des éclaircies qui fuient vers l'horizon peu à peu bleuissant. Et le génie de la peinture résout en harmonies visuelles le bruit des instruments qui plane sur le murmure des voix. Le vert, le rouge ou l'orangé des costumes de comédie ou de parade, les taches sombres et soyeuses que font les groupes de causeurs sont mêlés à l'argent diffus qui tremble et réunit l'extrémité des feuilles proches aux nappes de soleil qui s'enfoncent entre les troncs noirs. » (…)